

**Bernard OBADIA**

***DIDEROT ET LE PARI DE L'ENCYCLOPEDIE***

*feuilleton radiophonique en 10 épisodes de 20 minutes*

*(les 5 premiers épisodes sont rédigés, les 5 derniers sont proposés sous la forme de synopsis)*

## PERSONNAGES PAR ORDRE D'APPARITION

- Le Président du Parlement de Paris, 55 ans ;
- La narratrice, la quarantaine.
- Berryer, Lieutenant général de la police, 45 ans
- Jean secrétaire de Berryer, 25 ans
- Pierre Hardy de Levaré, curé de la paroisse où vivait Diderot à une certaine époque.
- Diderot, la trentaine \*
- Mme de Puisseux, la maîtresse de Diderot, la trentaine ;
- Le Lecteur, 25 ans ;
- Les policiers Hemery et Rochebrune, la cinquantaine
- Antoinette, épouse de Diderot.
- Un geôlier, la quarantaine ;
- Durand, Le Breton, libraires
- Le comte d'Argenson. \*
- Rousseau, \*
- D'Alembert, \*
- Marquis du Châtelet, Gouverneur de Vincennes ;
- Une servante, 20 ans ;
- Grimm, \*
- H1, H2, H3, anonymes s'entretenant au Un Café parisien ;
- Briasson, David, libraires de *l'Encyclopédie*.
- Raynal,
- Clément,
- Mme Geoffrin
- L'Evêque de Montauban ; la soixantaine.
- Malesherbes, Directeur de la Librairie, la trentaine ; \*
- Père de Diderot, la soixantaine ;
- Noémie, la bonne des Diderot, la soixantaine ;
- Sœurette, sœur de Diderot, 35 ans;
- l'Abbé, frère de Diderot, 40 ans ;
- Holbach, 50 ans ; \*
- Charles de Brosses, 45 ans ;
- Trublet, censeur ;
- Fréron, 38 ans \*
- Un ami de Fréron, 36 ans
- Sophie Volland,\*
- Un professeur de Théâtre, aujourd'hui (la cinquantaine) et trois élèves de 20 ans environ.

-----

\* Une notice sur chacun des personnages désignés par une astérisque sera jointe à la version complète.

*Proposition à l'intention au réalisateur.*

Les premiers mots de “*Jacques le fataliste*” dits par la voix du comédien choisi pour interpréter Diderot, par exemple, pourraient ouvrir chaque épisode sur un morceau de musique baroque dirigé par Nikolaus Harnoncourt sur instruments anciens.

<< Comment s'étaient-ils rencontrés ? Par hasard, comme tout le monde. Comment s'appelaient-ils ? Que vous importe ? D'où venaient-ils ? Du lieu le plus prochain. Où allaient-ils ? Est-ce que l'on sait où l'on va ? Que disaient-ils ?...>>

## **PREMIER EPISODE**

### **1. Grande salle du Parlement de Paris.**

*Impression de vastitude.*

Le Président du Parlement de Paris — Nous, président du Parlement de Paris, déclarons que l'ouvrage intitulé *Les Pensées Philosophiques*, présente aux esprits inquiets et téméraires le venin des opinions les plus criminelles et les plus absurdes dont la dépravation de la raison soit capable ; et par une incertitude affectée, place toutes les religions presque au même rang, pour finir par n'en reconnaître aucune. En ce 7 juillet 1746, nous condamnons l'ouvrage à être lacéré et brûlé par l'exécuteur de la Haute-Justice comme scandaleux, contraire à la religion et aux bonnes mœurs.

**2. Narratrice :** *Dans la France du XVIIIe siècle, il était considéré comme naturel qu'il relève des fonctions et des devoirs de l'Etat de punir l'expression d'opinions contraires à la religion. Alors que le nom de Denis Diderot était encore inconnu du public, son premier ouvrage fut assez audacieux pour que ses ennemis y aient répondu par un feu nourri.*

*Temps.*

**3. Narratrice :** *Cabinet de Berryer, Lieutenant général de la police du royaume.*

### **4. Cabinet de Berryer, lieutenant général de la police.**

**Berryer, Jean son secrétaire et le curé Pierre Hardy de Levaré.**

LE SECRETAIRE — Monsieur, nous avons reçu du sieur Perrault une lettre qui évoque le cas d'un certain “Didrot”.

BERRYER — Je vous écoute.

LE SECRETAIRE — Cette lettre dénonce les agissements du “misérable Didrot” et nous en parle comme un homme très dangereux qui parle des saints mystères de notre religion avec mépris.

BERRYER, *pensif* — “Didrot”..., ce nom ne m’est pas inconnu...

LE SECRETAIRE — Deux jours après ce pli, nous avons reçu une lettre du curé de Saint-Médard, Pierre Hardy de Levaré où vit le sieur “Didrot” et qui est éclairante. Je me suis permis de le convoquer ce matin. Il attend dans l’anti-chambre.

BERRYER — Faites-le entrer.

*Pas sur le parquet, double porte ouverte et de loin on entend.*

LE SECRETAIRE — Mon père, Monsieur le lieutenant général de la police, va vous recevoir.

LE CURE — Je vous suis.

LE SECRETAIRE — Entrez.

BERRYER — Bonjour, Monsieur le curé.

LE CURE — Monsieur le Lieutenant général de la police.

BERRYER — Prenez place. Vous avez écrit à mes services à propos du sieur Didrot, Il semblerait que les agissements de cet homme de lettres soit contraires à ce que défend notre sainte mère, l’Eglise.

LE CURE — J’en suis indigné, Monsieur et d’ailleurs ma lettre n’a pu rapporter tout ce que j’ai recueilli depuis.

BERRYER — Je vous écoute, mon père.

LE CURE — Le sieur Diderot est un jeune homme qui a passé sa première jeunesse dans le libertinage. Il s’est enfin attaché à une fille sans bien, de condition égale à la sienne, et il l’a épousée à l’insu de son père. Pour mieux cacher son prétendu mariage, il a pris un logement dans ma paroisse, chez le sieur Guillotte. D’ailleurs, l’on ne nomme sa femme que par son nom de fille... D’après ce que l’on m’a rapporté, les propos que tient Diderot dans la maison montrent qu’il est déiste : il débite contre Jésus-Christ et contre la Sainte Vierge des blasphèmes que je n’ose répéter... Je ne le connais pas personnellement, mais on m’a dit qu’il fait paraître beaucoup d’esprit, et même que sa conversation est des plus amusante.

BERRYER — Cela sied souvent à ce type de personnage.

LE CURE — Dans un entretien, il a avoué être l’auteur d’un des deux ouvrages qui fut condamné par le Parlement et brûlé, il y a deux années.

BERRYER — Intéressant, mon père, connaissez-vous le titre de l’ouvrage en question ?

LE CURE — Je ne suis pas en mesure de vous répondre.

LE SECRETAIRE — Il nous sera facile de retrouver les titres condamnés ces dernières années.

LE CURE — Un autre de mes paroissiens m'a assuré qu'il travaillait depuis un an à un autre ouvrage encore plus dangereux pour la religion.

BERRYER — Mon père, les informations que vous venez de nous livrer vont nous sont très précieuses. Le combat contre les adversaires de la religion est l'une des grandes préoccupations de l'Etat... Ne négligez point de nous fournir tout autre renseignement capable de nous éclairer sur le personnage.

*Quelques notes de musique.*

**5. VOIX DE DIDEROT** : << La persécution est la tyrannie que le souverain exerce ou permet que l'on exerce en son nom contre ceux de ses sujets qui suivent des opinions différentes des siennes en matière de religion. »

**6. Chez Madame de Puisseux, maîtresse de Diderot.  
Diderot, Mme de Puisseux.**

Mme de PUISSEUX — Denis, vous me négligez en ce moment. Vos visites se font rares et quand vous vous présentez à moi, votre visage porte les marques d'un excès de travail. Est-ce encore votre épouse qui épuise vos forces par ses avis contraires ?...

DIDEROT — Mon amie, préservez-moi... Les moments que je passe en votre compagnie m'apaisent et me ravissent... En ce moment, je travaille sur plusieurs fronts.

Mme de PUISSEUX — Que faites-vous de nouveau ?...

DIDEROT — J'achève la traduction du *Dictionnaire médical* de James, non sans mal. Et en même temps, je multiplie les démarches auprès de monsieur d'Aguesseau afin d'obtenir le privilège pour la traduction de la *Cyclopædia* de Chambers et même son élargissement. Cela n'est pas chose aisée. Et puis il y a aussi notre pari...

Mme de PUISSEUX — Quoi !, vous ne plaisantiez pas ?

DIDEROT — Pas un instant, mon amie !

Mme de PUISSEUX — Je ne puis croire que vous puissiez rédiger en une quinzaine, un ouvrage grivois.

DIDEROT — Pourtant depuis notre dernière rencontre, je consacre de longues heures, toutes volées à mes nuits, à un ouvrage qui a déjà son titre : *Les bijoux indiscrets*.

Mme de PUISSEUX — Vous gaspillez votre énergie....

DIDEROT — Tout n'est que conte et allégorie dans cet ouvrage. Et même si mes allusions sont reconnaissables, je prends plaisir à peindre des personnages qui hantent les salons de la cour... Laissons ça, venez près de moi...

*Quelques notes de musique.*

**7. Narratrice :** *Comme à l'ordinaire, Diderot courait beaucoup de risques. Il était dangereux d'avoir écrit un tel livre et l'identité de l'auteur ne fut bientôt plus un secret dans Paris. Un informateur nommé Bonin écrivit à Berryer, le Lieutenant général de la police.*

**8. Lecteur :** << C'est le sieur Durand, rue Saint-Jacques qui a fait imprimer *Les Bijoux indiscrets* et qui les vend, il en a acheté la copie de *Didrot* mille deux cents livres. Ce libraire est fort inquiet, de même que les sieurs David et Briasson qui craignent qu'il n'arrive quelque chose à *Didrot*, ce qui suspendrait la traduction de la *Cyclopædia* de Chambers dont *Didrot* est l'éditeur. >>

**9. Narratrice :** *Maison de Diderot, rue de l'Estrapade, 24 juillet 1749, 6 h 30 du matin.*

**10. Maison de Diderot.**

**Les policiers Hemery et Rochebrune, Diderot et Antoinette, son épouse.**

*Les deux policiers gravissent les escalier en bois et frappent violemment sur la porte.*

HEMERY — Police, Au nom du Roi, ouvrez !

ANTOINETTE, *apeurée* — Que se passe-t-il ? Denis !

*Les coups sur la porte redoublent de violence.*

HEMERY — Ouvrez cette porte, police !

DIDEROT, *en même temps* — Restez dans votre chambre. *Il se lève, traverse l'appartement, pousse des portes et va ouvrir.* Qu'arrive-t-il ?

ROCHEBRUNE — Monsieur Diderot, nous avons un mandat de perquisition.

DIDEROT — Que me reproche-t-on ?

HEMERY, *mielleux* — Tiens, vous ne me reconnaissez pas..., nous nous sommes déjà vus pourtant ?...

ROCHEBRUNE — Ecartez-vous !

HEMERY — Nous sommes chargés de retrouver tous manuscrits contraires à la religion, à l'Etat et aux bonnes mœurs.

DIDEROT — Vous ne trouverez rien de ce que vous dites chez moi.

ROCHEBRUNE — C'est ce que nous allons voir.

*Les deux hommes se mettent à ouvrir placard, armoire, et à heurter des meubles sans ménagement. Ils fouillent dans les papiers de Diderot restés sur sa table de travail.*

HEMERY — *La Lettre sur les aveugles, Les Pensées Philosophiques, Les Bijoux indiscrets, l'Allée des idées, l'Oiseau blanc, conte bleu* : tous ces ouvrages dont vous êtes l'auteur.

DIDEROT — Tout n'est qu'invention !

ROCHEBRUNE — Laissez-nous passer.

DIDEROT — Messieurs, rien de ce que vous dites chercher n'est présent dans ma maison.

HEMERY — Ce sont des ouvrages en Anglais, ça... Que contiennent ces cartons ?

DIDEROT — *La Cyclopædia* de Chambers, pour laquelle j'ai obtenu le privilège du roi afin d'en assurer la traduction et le développement.

HEMERY — Et ça ?

DIDEROT — Des articles qui la complète.

ANTOINETTE, *survient, affolée* — Denis.

HEMERY — Vous tombez bien Madame, veuillez préparer quelques affaires pour votre époux, nous sommes contraints de l'emmener.

ANTOINETTE — Seigneur !

DIDEROT — Que dites-vous là ?

HEMERY — J'ai là une lettre de cachet signée par Monsieur le lieutenant général de la police et contresignée par le comte d'Argenson, ordonnant votre arrestation.

ROCHEBRUNE, *en claquant des portes d'armoires* — Vous êtes prudent, Monsieur, vous avez fait disparaître tout papier compromettant.

DIDEROT — Mais je ne suis pas l'auteur des ouvrages dont vous venez de citer les titres !

HEMERY — Notre présence chez vous n'est pas le fruit d'un pur hasard !

ROCHEBRUNE — Monsieur, ne nous contraignez pas à employer la force !

ANTOINETTE, *éplorée* — Denis, Denis...

### ***11. Sur la route de Vincennes.***

*Une voiture tirée par deux chevaux roule sur un chemin caillouteux. Au bout d'un moment, on entend des pas gravir des escaliers en pierre puis de lourdes portes métalliques sont tirées puis refermées. Enfin, une ultime porte, celle de la cellule du donjon central claque sur "le sieur Denis Diderot".*

***12. Narratrice :*** Cabinet de Berryer, Lieutenant général de la police.

### ***13. Cabinet du Lieutenant général de la police.***

**Berryer, Antoinette.**

BERRYER — Eh bien Madame, nous tenons votre mari, il faudra bien qu'il jase. Vous pourriez lui épargner bien des peines et accélérer sa libération, si vous consentiez à nous indiquer le lieu où il a dissimulé ses ouvrages...

ANTOINETTE — Monsieur, mon mari n'a jamais écrit les livres dont on prétend qu'il est l'auteur.

BERRYER — La police du royaume de France n'intervient jamais au hasard. Nos renseignements sont très sûrs... essayer de ramener votre mari à la raison. Quiconque attaque la religion, l'Etat, ne peut durablement nous échapper.

ANTOINETTE — Je suis une femme malade, j'ai perdu deux enfants peu de temps après les avoir mis au monde, ayez pitié de moi...

BERRYER — Madame..., usez de votre influence auprès de votre mari pour lui faire avouer les crimes qu'il a commis contre l'ordre du royaume.

ANTOINETTE, *implorante* — Monsieur..., Monsieur...

#### **14. Donjon de Vincennes.**

##### **Diderot et un geôlier.**

*Une serrure claque*

GEOLIER — Monsieur Diderot, votre repas ainsi que deux bougies pour la journée.

DIDEROT — Les jours sont longs en ce moment et je brûle à peine une demie bougie par jour. Reprenez celles-là ainsi que celles qui sont sur la table.

GEOLIER, *d'une voix lasse* — Monsieur, conservez-les précieusement, vous n'en aurez jamais assez quand l'hiver arrivera...

*Quelques notes de musique.*

#### **15. Narratrice : Cabinet du Chancelier, comte d'Argenson, Directeur de la librairie**

##### **16. Cabinet du Chancelier, comte d'Argenson.**

##### **Durand, Le Breton, libraires et le comte d'Argenson.**

D'ARGENSON — Messieurs les libraires, je vous écoute

DURAND — Monsieur le Chancelier, *L'Encyclopédie*, comme vous le savez est sur le point d'être annoncée au public. La détention de Monsieur Diderot met en péril cette entreprise exceptionnelle dans la librairie du royaume et pour laquelle nous avons déjà engagé des sommes importantes.

D'ARGENSON — Je comprends votre émotion...

LE BRETON — Monsieur Diderot est la seule personne capable d'assumer une entreprise aussi monumentale.

D'ARGENSON — Je connais les qualités intellectuelles de Monsieur Diderot, j'ai moi-même soutenu le projet sur *La Cyclopædia*, mais il a risqué des ouvrages qui portent atteinte à l'ordre de

l'Etat. Rien ne se fera tant que le Lieutenant général de la police, monsieur Berryer, n'aura interrogé Diderot à Vincennes. Attendez quelques jours, j'espère qu'il saura se montrer coopératif avec la police du royaume...

DURAND — Nous nous permettons d'insister...

D'ARGENSON — Messieurs, il faut vous armer de patience...

### **17. Donjon de Vincennes. 31 juillet 1749**

#### **Diderot, un geôlier et Berryer.**

BERRYER — Le marquis du Châtelet a montré de l'agacement devant la demande que vous avez fait parvenir à mes services afin d'obtenir la grande pièce centrale de l'étage. Je vous rappelle qu'il est le directeur de cette prison et que vous êtes sous son autorité.

DIDEROT, *combatif* — L'arrestation dont je suis victime est une erreur, je ne suis en rien l'auteur des ouvrages dont vous m'avez parlé.

BERRYER — Votre présente effronterie est à la mesure des textes dont vous êtes capable. Le libraire Durand et d'autres informateurs vous accusent d'avoir écrit *Les pensées philosophiques*, *Les Bijoux indiscrets* et *La Lettre sur les aveugles*. Qu'en dites-vous ?

DIDEROT, *moins effronté* — Je nie toute participation à ses ouvrages. Je n'ai pas acheté ces ouvrages, ni eu entre les mains les manuscrits, ni confié aucun exemplaire à quiconque. Je suis même incapable de vous dire qui est l'auteur des *Pensées philosophiques*.

BERRYER — Croyez-vous ?

DIDEROT — Monsieur, l'isolement dont je suis victime m'est insupportable. Mes travaux sont arrêtés, je ne parviens pas à trouver le repos de mon âme pour écrire, mes projets prennent du retard et...

BERRYER — Le temps joue pour la vérité... Geôlier !, ouvrez, je me retire.

*Des pas fermes résonnent puis une une lourde serrure claque.*

### **18. Un Café parisien.**

#### **Rousseau, d'Alembert.**

ROUSSEAU — D'Alembert, j'ai obtenu l'autorisation de rendre visite à notre ami à Vincennes, je l'ai trouvé dans un état de profond désespoir. Il a maigri, ses traits se sont creusés et malgré les promenades qu'il est autorisé à faire dans la cour du Château, il souffre de solitude et se montre complètement abattu.

D'ALEMBERT — Madame Diderot craint pour sa raison... Il aurait écrit à Berryer affirmant qu'il se sentait disposé à commettre quelque violence contre lui-même. Vous avez rencontré notre ami, Rousseau ?

VOIX DE DIDEROT, *sous le bruit d'une plume qui court sur le papier* — << Je sens que le désespoir achèvera bientôt ce que mes infirmités corporelles ont fort avancées. >>

ROUSSEAU — J'essaye de faire jouer mes connaissances mais en vain. Diderot m'a assuré avoir écrit au comte d'Argenson pour qu'il intercède en sa faveur et facilite sa sortie. Mais sa lettre est restée sans réponse. Rien ne peindra jamais les angoisses que me fit sentir le malheur de mon ami.

*Musique.*

*FIN*

## SECOND EPISODE

### **1. Lettre de Diderot à Berryer du 13 août 1749.**

*On entend la plume courir sur le papier.*

DIDEROT — << Monsieur le Lieutenant général de la police, Je vous avoue donc comme à mon digne protecteur ce que les longueurs d'une prison et de toutes les peines imaginables ne m'auraient jamais fait dire à mon juge : que les *Pensées*, les *Bijoux* et la *Lettre sur les aveugles* sont des intempérances d'esprit qui me sont échappées. Mais je puis à mon tour vous engager mon honneur (et j'en ai) que ce seront les dernières, et que ce sont les seules. >>

**2. Narratrice :** *Après avoir pris connaissance de ces aveux, Berryer écrivit au Marquis du Châtelet, gouverneur de Vincennes.*

### **3. Lettre de Berryer au marquis du Châtelet, gouverneur de Vincennes**

BERRYER — << Monsieur le Marquis du Châtelet, gouverneur de la place de Vincennes, Sa majesté voulait bien aussi, en considération du travail de libraire dont il est chargé, permettre que Monsieur Diderot communiquât librement et sous les précautions d'usage, par lettres ou de vive voix, dans le Château avec des personnes du dehors qui y viendraient soit à cet effet ou pour ses affaires domestiques et que vous voudrez bien lui faire donner au château une ou deux chambres commodes pour coucher et travailler, avec un lit et les autres ustensiles que vous avez coutume de fournir aux prisonniers du donjon, et rien au-delà, sauf à lui s'il veut de plus grandes commodités de se les procurer à ses dépens. >>

### **4. Donjon de Vincennes.**

**Berryer, Diderot.**

BERRYER — Lisez et signé.

DIDEROT — Je promets à Monsieur le lieutenant général de la police que je ne sortirai point du château, ni des cours, ni de l'enceinte du jardin royal, ni au-delà des ponts, pendant tout le temps qu'il plaira à sa Majesté de m'y faire retenir prisonnier ; me soumettant, en cas de désobéissance de

ma part à ce que dessus, à être enfermé toute ma vie dans le donjon d'où il a plus à la clémence du roi de me faire sortir.

*Quelques notes de musique.*

**5. Narratrice :** *Cabinet du comte d'Argenson, Directeur de la Librairie*

**6. Cabinet du comte d'Argenson.  
d'Argenson, Durand, Le Breton, libraires.**

DURAND — Certes, Monsieur Diderot est maintenant autorisé à travailler sur *l'Encyclopédie*, mais sa résidence forcée à Vincennes, rend ce travail difficile. Monsieur le marquis du Châtelet, Gouverneur de la place de Vincennes, a même fait la remarque que Monsieur Diderot ne travaillait pas comme il le devrait.

D'ARGENSON — Par les commodités accordées par sa Majesté, sur proposition du lieutenant général de la police, nous avons déjà grandement facilité le séjour de votre éditeur à Vincennes.

LE BRETON — L'entreprise sur laquelle votre grandeur a bien voulu jeter quelques regards favorables ne pourra s'achever tant que M Diderot sera à Vincennes. Il est obligé de consulter une quantité considérable d'ouvriers qui refusent de se déplacer ; de conférer avec des gens de lettres qui n'ont pas la commodité de se rendre à Vincennes, de recourir enfin continuellement à la Bibliothèque du roi, dont les livres ne peuvent ni doivent être transportés si loin.

D'ARGENSON — J'ai eu connaissance de la pétition proposée par vos soins et qui réclame la libération de M Diderot. Sa détention est devenue beaucoup plus douce, et de grandes facilités lui ont été accordées pour mener à bien son entreprise.

DURAND — Monsieur le comte, sans la présence à nos côtés de M Diderot, nous sommes dans l'impossibilité de guider les imprimeurs dans la disposition correcte des parties traitant de l'algèbre ou de la géométrie.

D'ARGENSON — Pourtant, M d'Alembert s'est, me semble-t-il, attaché à cet ouvrage, et peut ainsi vous apporter son concours ?

LE BRETON — M d'Alembert n'a jamais prétendu se mêler de la partie de mathématiques et d'astronomie physique.

*Temps.*

D'ARGENSON — Allez, messieurs, je vais essayer de faire au mieux...

**7. Cour de Vincennes.  
Marquis du Châtelet, Gouverneur de Vincennes et Diderot.**

DU CHATELET — Monsieur, j'ai en main une note signée de Monsieur Berryer, lieutenant général de la police de sa majesté qui autorise votre libération aujourd'hui 9 novembre 1749. Réunissez vos affaires, car sous peu, une voiture envoyée par vos amis libraires, viendra vous chercher.

DIDEROT — Monsieur, Monsieur, quelle joie d’entendre cette nouvelle... Je ne pourrai jamais oublier votre attention à mon égard...

*Musique.*

**8. Narratrice.** *L’internement de Diderot à Vincennes le marqua durablement. Son isolement avait assombri ses pensées, et il semblait avoir contracté une sorte de mélancolie dont on voyait encore les traces dans “Le Fils naturel”, texte qu’il publia sept ans plus tard. A présent, Diderot n’avait plus qu’une ambition, celle de rattraper le retard accumulé durant les cent deux jours de sa détention.*

### **9. Cabinet de travail de Rousseau.**

#### **Diderot, Rousseau, une servante, Grimm**

ROUSSEAU — Mon ami, quel plaisir de vous recevoir chez moi.

DIDEROT — Rousseau, avant d’être vraiment privé de liberté, on ne peut savoir le prix qu’elle a.

ROUSSEAU — Malgré cette épreuve, avez vous recouvré un esprit assez clair pour reprendre vos recherches ?

DIDEROT — Je mets la dernière main au *Prospectus de l’Encyclopédie*. Pendant ma détention, les libraires ont annoncé plusieurs fois sa publication, pensant que depuis Vincennes, j’aurais assez de forces pour m’y consacrer. Nous comptons sur l’approbation du chancelier d’Aguesseau. En sa qualité de procureur général de France, il devrait persuader Berryer, le lieutenant général de la police, d’apposer sa signature.

ROUSSEAU — Combien d’exemplaires, vos amis libraires, comptent-ils tirer du *Prospectus* ?

DIDEROT — Autour de huit mille... D’ailleurs, de la diffusion du *Prospectus* dépendra le nombre de souscripteurs. Je ne manquerai pas de vous faire parvenir un exemplaire broché dès qu’il sera disponible.

*Porte tirée, pas discrets sur le parquet. La servante entre.*

LA SERVANTE — Monsieur Grimm attend dans l’antichambre, il m’a dit avoir rendez-vous avec Monsieur.

ROUSSEAU — Oui. Faites-le entrer. *La servante ferme la porte.* J’ai profité de votre visite pour prier un jeune allemand du nom de Friedrich Melchior Grimm de nous rejoindre. C’est un garçon de 26 ans qui s’intéresse à la musique et possède déjà un jugement sûr en matière artistique. De surcroît, il a l’art de distiller froidement une ironie singulière qui ne va pas manquer de vous retenir.

DIDEROT — Que fait-il à Paris ?

ROUSSEAU — Il est ici depuis quelques mois pour servir de précepteur à un jeune noble allemand dont il tient à taire le nom.

LA SERVANTE, *en ouvrant la porte* — Monsieur Grimm.

ROUSSEAU — Bonjour mon ami, je vous présente le sieur Denis Diderot...

GRIMM, *admiratif* — L'homme de l'*Encyclopédie* dont j'entends citer le nom dans les salons ?

*Musique...*

**9. Narratrice :** *En même temps que s'étendait la réputation de l'Encyclopédie, la liste des souscripteurs, s'allongeait. Le premier volume fut publié le 28 juin 1751 et donna lieu à des avis contrastés.*

### **10. Un Café parisien.**

**Trois hommes : H 1, H 2 ; H 3**

H1 — Le volume I surpasse tout ce que l'on a pu publier sur les sciences. La prodigieuse multiplicité des matières, leur étendue et l'avantage d'un grand nombre de planches représentant le travail de différents ouvriers, ne peuvent que le rendre utile.

H2 — J'observe autour de moi aucune sorte d'indifférence à propos de cet ouvrage : certains se montrent particulièrement réceptifs et d'autres affichent une franche hostilité, se demandant comment il a pu recevoir le privilège du roi.

H1 — Les tirs échangés entre adversaires et défenseurs de cette entreprise n'ont fait qu'éveiller mon intérêt. J'ai pris connaissance de la lettre publiée par M Diderot en réponse aux réserves émises par le père Berthier : elle est pleine de saillies ingénieuses, le style est ferme, concis, chaque phrase est un poignard enveloppé dans un coup de tonnerre.

H3 — Le *Discours préliminaire* reprend la position d'Aristote quand il est dit que toutes nos connaissances directes se réduisent à celles que nous recevons par les sens.

H2 — Cet énoncé a le don de rendre nerveux les dévots car il revient à nier la souveraineté de l'âme. Les défenseurs de Locke soutiennent que l'être humain ne vient pas au monde avec des idées innées de religion ou de morale, mais qu'il les déduit de son expérience.

H1 — Maintenant qu'il est avéré que M Diderot est l'auteur de *La Lettre sur les aveugles*, et qu'il défendait dans ce texte le rôle des sens dans la connaissance, on retrouve dans le *Discours préliminaire*, le même penchant.

H3 — Toutefois, ne dit-on pas à Paris que M D'Alembert serait l'auteur de cette partie initiale.

H2 — Peu importe. Ce qui me retient est le regroupement sous trois thèmes généraux de l'entendement : la mémoire, la raison et l'imagination.

H1 — C'est un plan emprunté à Bacon et qui provoqua son enfermement.

H3 — Vous parlez de 1292, nous sommes loin de cette période...

H1 — Croyez-vous ?...

H2 — En attendant, la religion et la théologie sont confinées dans une place fort restreinte, comparativement à l'espace alloué aux sujets de la connaissance.

H3 — Il a des nouveautés qui vont soulever étonnements et critiques.

H1 — De quoi voulez-vous parler ?

H3 — De l'ordre alphabétique retenu, du système de renvois à l'instar de l'ouvrage de Chambers, de la rédaction collective. On peut parler d'une multitude de collaborateurs. Mais aussi du foisonnement d'articles courts et précis qui m'impressionnent... Avez-vous observé : pas une seule carte de géographie ne garnit l'ouvrage, pourtant les auteurs se sont efforcés de constituer un répertoire géographique ?

H1 — De nombreux mots courants sont rassemblés avec leurs synonymes. Souvenez-vous, l'Abbé Girard avait ouvert la voie avec son dictionnaire.

H2 — Certes, mais ce qui marque le plus mon étonnement, est l'intérêt apporté à des notions telles : Acier, Agriculture, Aiguille, Abeille, Anatomie... Je crois me souvenir que sur ce mot, *l'Encyclopédie* consacre 28 pages alors que Chambers n'accorde à cette science qu'une colonne...

H3 — D'emblée, cet ouvrage se veut pratique et utile. La librairie est inondée de livres sur la science vaine et ridicule des armoiries, et rien sur les métiers, les arts mécaniques... Peut-être qu'avec cet ouvrage, si l'édition se poursuit, accorderons-nous enfin quelque attention aux compétences des gens de métiers.

### ***11. VOIX de DIDEROT***

<< Quelle bizarrerie dans nos jugements ! nous exigeons qu'on s'occupe utilement et nous méprisons les hommes utiles. >>

H1 — Avez-vous observé qu'un scepticisme affirmé s'exerce dans cet ouvrage en dénonçant ouvertement et plaisamment les contes de bonnes femmes et les erreurs vulgaires ? L'ignorance, les superstitions, le culte rendu aux dieux païens, la croyance aux oracles, aux animaux et aux plantes fabuleux, mènent tout droit à des idées obscures et infondées.

H2 — Oui, je partage votre jugement et de surcroît, j'ai observé une tendance certaine à prendre le lecteur pour confident, de partager avec lui des jugements scientifiques, de répandre une sorte de connivence qui ne ressemble à rien de ce que l'on connaît...

***12. Narratrice*** : Dès son premier volume, *l'Encyclopédie* s'intéressait à la méthode scientifique. Elle constituait un arsenal où l'on gardait les armes de la pensée critique. La plus grande utilité de l'ouvrage dans l'esprit de ses éditeurs, était peut-être de rendre le public mieux averti des problèmes méthodologiques que posaient constamment l'acquisition du savoir et la recherche de la vérité.

*Quelques notes de musique.*

### ***13. Réunion chez le libraire Le Breton.***

**Durand, Le Breton, Briasson, David, libraires de *l'Encyclopédie*.**

LE BRETON — Mes amis, le succès que rencontre la vente de ce premier volume est attesté par les marques de sympathie que nous recevons à nos librairies respectives de la part d'honnêtes lecteurs...

BRIASSON — Mais aussi des complaisants, permettez-moi de vous interrompre mon cher Le Breton.

LE BRETON — Certes.

DAVID — Allons à l'essentiel, vous avez décidé de nous réunir pour nous informer d'une situation précise.

LE BRETON — Effectivement. je laisse la parole à notre ami, Durand.

DURAND, *s'éclaircit la voix* — Un groupement de libraires anglais, dans le dessein de servir leur patrie, m'a-t-on rapporté, s'est engagé à réimprimer le tout à Londres. Ils vont publier leur édition pour la moitié du prix que nous proposons.

BRIASSON — Cela est impossible, nous ne pouvons laisser faire ça !

DURAND — Et mieux, ils s'engagent à poursuivre régulièrement l'impression des volumes suivants.

LE BRETON — Ils nous faut réagir et au plus tôt. Je propose que deux d'entre nous se rendent à Londres pour négocier avec ces libraires. J'ai pensé à vous, David, vous maniez quelque peu la langue anglaise.

DAVID — J'ai traduit dans ma jeunesse les sonnets de Shakespeare, je pourrai leur apporter la contradiction.

BRIASSON — Je me propose de vous accompagner.

LE BRETON — Voilà qui est rassurant...

#### ***14. Salon de Mme Geoffrin...***

**Raynal, Clément, Mme Geoffrin**

Mme GEOFFRIN — Alors, Messieurs, que pensez-vous de l'ouvrage dont tout Paris s'entretient, aujourd'hui ?

RAYNAL — Madame, vous nous parlez de *l'Encyclopédie* de MM Diderot et d'Alembert ?

Mme GEOFFRIN — Bien évidemment

RAYNAL — Madame, je partage l'opinion de nombreux partisans ainsi que celle des plus réticents : cet ouvrage est blâmable par les inutilités qu'il accumule mais d'un autre côté, il est louable par son esprit philosophique.

CLEMENT — Vous l'avez dit, Monsieur. Avec son imagination vagabonde et scientifique, M Diderot nous inonde de mots et de phrases. C'est le cri du public contre son premier volume, mais

un fonds de choses infiniment riches et un grand goût de bonne philosophie qui le fait valoir et couvrent toutes ces superfluités.

Mme GEOFFRIN — Un ami, dont je préfère taire le nom m'a rapporté cette épigramme que je vous livre non sans plaisir : << Voici donc L'encyclopédie ; Quel bonheur pour les ignorants ! Que cette docte rapsodie Fera naître de faux savants ! >>

RAYNAL — Plusieurs des auteurs écrivent d'une manière barbare, quelques-uns d'une manière précieuse...

Mme GEOFFRIN — Comme vous êtes sévère, mon ami...

CLEMENT — Pas tant que *Le Journal des Sçavans* qui dans son numéro de septembre relève le laconisme affecté sur tout ce qui regarde la religion.

RAYNAL — *Le Journal de Trévoux* se montre encore plus hostile. L'animosité des jésuites est exprimée en mots aigres, notamment quand ils évoquent l'absence de sources... De nombreux plagiats sont signalés et discréditent les prétentions d'un livre à l'originalité.

Mme GEOFFRIN — Pensez-vous que les emprunts non avoués sont fréquents ?

RAYNAL — Lisez, Madame, lisez...

CLEMENT — Les jésuites ne baissent pas la garde avec l'affaire de l'abbé Jean-Martin de Prades...

RAYNAL — De quoi voulez-vous nous parler ?

CLEMENT — Cette histoire n'a pas encore franchi les lambris de votre Salon... On a laissé soutenir à la Sorbonne une thèse de théologie qui admet des idées blasphématoires, hérétiques erronées et qui favorisent le matérialisme. Idées contraires à l'autorité des lois de Moïse et qui renversent les fondements de la religion chrétienne en dérangeant avec impiété la vérité, la divinité des miracles de notre seigneur Jésus-Christ.

Mme GEOFFRIN — Vous me surprenez, comment a-t-on pu laisser passer un tel texte.

CLEMENT — Personne ne prit la peine de lire l'ouvrage, pas même le révérend professeur de théologie, un irlandais nommé Luke Joseph Hooke, dont c'était la responsabilité particulière. Il fallut seulement quelques jours pour découvrir la vérité... J'écoutais l'autre matin l'évêque de Montauban sur cette affaire...

### ***15. Eglise de Montauban.***

***L'évêque en chaire. Impression de vastitude.***

L'EVEQUE — Jusqu'ici, l'enfer avait vomi son venin, pour ainsi dire, goutte à goutte ; aujourd'hui ce sont des torrents d'erreurs et d'impies qui ne tendent à rien moins, qu'à submerger la foi, la religion, les vertus, l'Eglise, la subordination, les lois, la raison. Les siècles passés ont vu naître des sectes qui attaquaient certains dogmes, mais qui en respectaient un grand nombre : il était réservé au nôtre de voir l'impie former un système qui les renverse tout à la fois.

**16. Cabinet de travail de Diderot.**

**Diderot, Le Breton, Durand.**

DIDEROT — Le moindre événement est prétexte à nous accuser.

LE BRETON — Diderot, nous ne sommes pas en présence d'une petite affaire. On prétend que cet imbroglio n'est que le résultat d'une conspiration ourdie par les éditeurs de *l'Encyclopédie*.

DURAND — Mêmes les jansénistes dans leur journal clandestin parlent de conspiration contre la religion.

DIDEROT — L'on nous attaque aujourd'hui en écrivant que l'abbé Hooke partageait l'appartement de deux de nos collaborateurs. Cela suffit à établir la conspiration ! Devrais-je désormais m'assurer que ceux qui écrivent pour nous n'hébergent quiconque soutient des thèses contraires à la loi ?

LE BRETON — Pire, on fait courir le bruit que l'Abbé Prades est frappé d'insuffisance mentale et n'est qu'une poupée entre vos mains.

DURAND — D'Alembert dans son *Discours préliminaire* a dit beaucoup de bien d'un ouvrage de Prades, il n'en faut pas plus pour vous associer aux thèses qu'il défend !

DIDEROT — Je m'estime à nouveau menacé devrais-je fuir, je ne sais ?...

LE BRETON — Hooke a perdu sa chaire à la Sorbonne, Prades s'est enfui à Berlin, 146 docteurs étaient présents à la faculté pour récuser les thèses de Prades. L'évêque de Paris et même le Pape, viennent de condamner l'ouvrage, et...

DIDEROT — Pourquoi vous vous arrêtez Le Breton ? Ne voyez-vous pas que nous sommes face à un odieux complot !

DURAND — Les jésuites se déchaînent contre notre entreprise. Ils répètent à qui veut l'entendre que *l'Encyclopédie* constitue la plus formidable machine qui eût jamais été montée contre la religion. Et vous savez combien leur influence est grande.

DIDEROT — Il revient à mes oreilles l'idée que l'on voudrait m'écarter de *l'Encyclopédie* au profit des jésuites..., que ces messieurs seraient susceptibles d'en prendre la suite.

LE BRETON — C'est ce que je crains...

DIDEROT — Que tenez-vous entre les mains ?

DURAND — Parlez, maintenant...

LE BRETON — Une copie de l'arrêté du Conseil du roi en date du 7 février qui interdit la publication ultérieure, la vente et la diffusion de notre ouvrage.

DIDEROT, *accablé* — Que me dites-vous là, Le Breton ?...

DURAND — Nous sortons du cabinet du comte d'Argenson, il craint que vous ne puissiez à nouveau échapper à l'enfermement.

DIDEROT — Non, non.

LE BRETON — Il vous faut aller trouver au plus tôt Monsieur de Malesherbes, nouveau Directeur de la librairie.

DIDEROT — C'est un homme qui me porte quelque intérêt, mais sera-t-il en mesure de m'aider ?

DURAND — Agissez !

*Musique.*

FIN

## TROISIEME EPISODE

**1. Narratrice :** Diderot reçut au cabinet de Malesherbes, nouveau Directeur de la Librairie, autrement dit, Responsable de la censure.

### **2. Cabinet de Malesherbes (29 ans)**

**Malesherbes, Diderot.**

DIDEROT — Monsieur, je tiens avant tout à vous exprimer mes plus sincères remerciements pour avoir accepté de me recevoir si promptement.

MALESHERBES — La nouvelle charge que j'occupe comme Directeur de la Librairie me conduit à accueillir tous ceux qui servent les livres et la connaissance.

DIDEROT — J'ai remis sans tarder au Chancelier de France, Monsieur Lamoignon de Blancmesnil, la totalité des manuscrits de *l'Encyclopédie*.

MALESHERBES — Oui, nous avons suggéré cette solution afin d'apaiser les ardeurs de vos adversaires.

DIDEROT — Depuis que la publication de *l'Encyclopédie* est suspendue par arrêté du roi, la rumeur court à Paris que les jésuites reprendraient mon projet. *Silence embarrassé.* Je sais que dans votre position, vous ne pouvez confirmer ou infirmer cette hypothèse, mais je...

MALESHERBES — Monsieur, Diderot, permettez-moi de vous interrompre pour soustraire tout malentendu à notre conversation. Il y a dans votre livre des thèses qui portent ombrage au pouvoir du roi et à celui de notre sainte mère l'Eglise. Cela dit, j'ai une très haute considération de l'utilité sociale des gens de lettres. Et vous en êtes un digne représentant. Mon ambition est de faciliter la liberté d'écrire à ceux qui en ont le pouvoir et le talent. Selon mes principes, il est injuste et pire, impossible... de dominer sur les opinions, par conséquent de supprimer, tronquer ou corriger les livres dans lesquels elles sont exposées. Je reste absolument convaincu que l'échange des idées sert la société. J'occupe depuis peu la charge de Directeur de la librairie mais pense tout de même qu'un

homme qui n'aurait jamais lu que les livres qui, dans l'origine, ont paru avec l'attache expresse du gouvernement comme la loi le prescrit, serait en arrière de ses contemporains presque d'un siècle. Les principes retenus par votre ouvrage représentent une avancée réelle pour servir le savoir et la connaissance.

DIDEROT — Monsieur, votre soutien m'émeut...

MALESHERBES — Il est sincère et à la mesure de vos ambitions. J'ai usé de mon influence pour que l'arrêt du Conseil du roi ne porte que sur la suppression des volumes publiés plutôt que de faire prononcer la révocation du Privilège du roi accordé à votre entreprise.

DIDEROT, *abasourdi par cette nouvelle* — Monsieur, vous évoquez en ce moment, la toute nouvelle disposition prise à l'égard de l'Encyclopédie ?...

MALESHERBES — Elle sera publiée dans les jours à venir...

DIDEROT — Comment vont réagir les jésuites qui espèrent poursuivre le travail...

MALESHERBES, *bas* — Vous disposez à la cour d'un appui considérable..., celui de Madame de Pompadour qui est bien disposée à l'égard de vos travaux...

DIDEROT — Vous me l'apprenez, Monsieur.

MALESHERBES — Madame de Pompadour, dont l'influence auprès du roi est certaine... et quelques ministres du roi, vous prient avec Monsieur d'Alembert de reprendre votre travail en observant la résistance nécessaire à toute tentation de toucher à la religion ou à l'autorité...

#### *Quelques notes de musique.*

**3. Narratrice.** *En novembre 1753 quand parut le volume III, l'intérêt du public avait été si bien stimulée qu'il fallut tirer 3000 exemplaires pour satisfaire la demande. Très vite, l'influence de l'Encyclopédie fut telle que le critique Fernand Brunetière, bien qu'il fût résolument opposé à Diderot, écrivit que cette entreprise était "le vrai centre d'une histoire des idées au XVIIIe siècle." C'est à cette époque que Diderot fit la connaissance du baron d'Holbach avec lequel il noua une relation des plus complice et qui fut l'un des plus grands collaborateurs de l'Encyclopédie.*

#### **4. Appartement de Diderot.**

**Antoinette et Diderot.** *En fond, on entend les pleurs d'un nourrisson.*

ANTOINETTE — Angélique, dites-vous ?

DIDEROT — Oui. C'était le nom de ma grand mère paternelle.

ANTOINETTE — Denis, nous avons déjà perdu trois enfants. Cette fille que le ciel nous envoie, je voudrais l'appeler Marie.

DIDEROT — Elle portera alors le nom de Marie-Angélique.

ANTOINETTE — Oui, oui...

DIDEROT — Reposez-vous maintenant, vous êtes épuisée.

ANTOINETTE — Allez trouver le curé de Saint-Etienne du Mont pour qu'il prévoit le baptême.

DIDEROT — J'ai rendez-vous avec des amis, je me rendrai à l'église aux premières heures du matin.

ANTOINETTE — Je compte sur vous, Denis...

### **5. Réunion dans un Café parisien.**

#### **Diderot, Grimm, d'Alembert.**

GRIMM — Votre exorde quelque peu solennel : “Aux jeunes gens qui se préparent à l'étude de la philosophie naturelle” fait rire vos ennemis.

D'ALEMBERT — Vous commencez vos *Pensées sur l'interprétation de la nature* par ces mots : “Jeune homme, prends et lis”.

GRIMM — Cela ressemble à l'invocation de Bacon : “Ad Filios”

DIDEROT — Grimm, c'est que vous aviez écrit dans votre commentaire.

GRIMM — La même profondeur que Bacon, la même étendue, la même abondance d'idées et de vues, la même imagination et quelquefois la même obscurité pour les contemporains et surtout pour ceux qui ont la vue basse.

DIDEROT — Notre ami d'Alembert dans son *Discours préliminaire* m'a éclairé sur le danger des systèmes. Méfions-nous des grandes Sommes philosophiques, telles celles édifiées par saint Thomas d'Aquin, Descartes, Malebranche.

D'ALEMBERT — Le goût des systèmes est plus propre à flatter l'imagination qu'à éclairer la raison. Aujourd'hui il convient de le bannir des bons ouvrages.

GRIMM — C'est précisément ce qui attise le feu de vos adversaires. J'ai apporté une nouvelle publication...

D'ALEMBERT — *L'Année littéraire* ?

GRIMM — C'est un certain Fréron qui en est l'animateur principal. Vous le connaissez, Diderot ?

DIDEROT — C'est la première fois que j'entends ce nom. Permettez-moi. *Il feuillette la revue.*

D'ALEMBERT — << L'Autre jour, au fond d'un vallon / Un serpent mordit Jean Fréron. / Que pensez-vous qu'il arriva ? / Ce fut le serpent qui creva. >>

GRIMM — Ce qui monte vos adversaires contre vous c'est le succès que rencontre *l'Encyclopédie*.

DIDEROT — Et nos libraires ne veulent pas établir un nouveau contrat.

D'ALEMBERT — Je me suis entretenu avec eux, hier encore, mais ils ne semblent pas vouloir entendre raison. Ils nous reprochent notre obstination à nous priver de la collaboration de Monsieur de Fontenelle.

DIDEROT — Vous savez ce que je pense d'un homme qui traite Eschyle de fou. Si prestigieux que soit Monsieur de Fontenelle, nous nous priverons de sa collaboration !

*Musique.*

**6. Narratrice :** *A la fin de l'année 1754, alors que quatre volumes de l'Encyclopédie étaient publiés, Diderot pouvait jeter en arrière un regard sur des années difficiles sans doute, mais productives et fertiles en événement. Ainsi, quand Marie-Angélique eut atteint l'âge de un an, Diderot éprouva le désir de rendre visite à sa famille qu'il n'avait pas revu depuis douze ans. En retournant à Langres et sur les terres de son enfance, il prenait ainsi quelques distances avec les attaques incessantes dont il était l'objet.*

7. DIDEROT, *en écrivant* — << Les habitants de ce pays ont beaucoup d'esprit, trop de vivacité, une inconstance de girouette. Cela vient, je crois, des vicissitudes de leur atmosphère qui passe en vingt-quatre heures du froid au chaud, du calme à l'orage, du serein au pluvieux... (...) Les âmes s'accoutument ainsi dès la plus tendre enfance à tourner à tout vent. La tête d'un Langrois est sur les épaules comme un coq d'église au haut d'un clocher : elle n'est jamais fixe dans un point, et si elle revient à celui qu'elle a quitté, ce n'est que pour s'y arrêter. Avec une rapidité surprenante dans les mouvements, dans les désirs, dans les projets, dans les fantaisies, dans les idées, ils ont le parler lent. >>

*Musique*

### **8. Maison familiale de Langres.**

**Diderot, son père, Noémie, la bonne.**

NOEMIE — Monsieur Denis, monsieur Denis, quelle surprise ! Si on s'attendait !

DIDEROT — Viens que je t'embrasse, ma bonne Noémie.

NOEMIE — Monsieur, Monsieur venez, Denis votre fils, est chez vous.

*De loin on entend des pas et le bruit d'une porte. Le Père, entre.*

DIDEROT — Père.

LE PERE, *grave* — Denis, mon fils.

DIDEROT — Père, je suis heureux de vous revoir.

*Ils soufflent en se donnant l'accolade.*

NOEMIE — Et vous nous avez même pas prévenus !

DIDEROT — Ma bonne Noémie, j'ai pris cette décision il y a quelques jours seulement, ma lettre serait arrivée après moi.

NOEMIE — Quand votre sœur va apprendre la nouvelle !

DIDEROT — Et mon frère, l'Abbé ?

LE PERE — Noémie, tu iras le prévenir afin qu'il partage notre dîner.

NOEMIE — Quel bonheur ! Je vais préparer pour ce soir un repas de fête en votre honneur !

**9. Maison familiale de Langres. Le soir.  
Diderot, son Père., Soeurette, L'Abbé**

SŒURETTE — Elle a un an ?

DIDEROT — Tout juste. Nous l'avons appelée Marie-Angélique et présente déjà une grande vivacité dans le regard.

L'ABBE, *réserve* — A-t-elle été baptisée ?

DIDEROT — Comme les autres enfants que nous avons eus et qui n'ont survécu que quelques mois.

LE PERE — Vous harcelez votre frère de questions, ne voyez-vous pas qu'il est harassé par son long voyage...

DIDEROT — Laissez Père, je suis si heureux de vous retrouver.

SŒURETTE — En douze années, le feu qui animait ton regard n'a pas changé. Ton corps s'est quelque peu alourdi mais tu parais montrer la même agilité, celle qui te faisait battre la campagne...

DIDEROT — Tu te souviens, sœur, sœur...

L'ABBE, *réserve* — Désormais ton nom est cité dans notre ville et même par ceux qui n'ont jamais ouvert ton livre.

DIDEROT — *L'Encyclopédie* n'est qu'à son quatrième volume et cette entreprise devrait m'occuper encore de longues années. J'espère en venir à bout... J'ai apporté ce volume.

L'ABBE — Bien des affirmations et des jugements portés sur la religion me paraissent relever de l'impiété.

DIDEROT — Mon frère l'Abbé, je n'ai point l'envie ni le désir de transporter ici les débats qui agitent les cercles parisiens.

L'ABBE — Pourtant...

LE PERE — Votre frère à raison, changeons de sujet... Je ne sais si Noémie a répandu la nouvelle de ton arrivée, mais en ville on parle déjà de toi.

DIDEROT — Langres a à peine changé, la rue de l'Estrapade me semble telle que je l'ai quittée.

SŒURETTE — Je me souviens du jour où tu annonças à père que tu renonçais à poursuivre tes études.

DIDEROT — Il y a près de 25 ans...

SŒURETTE — Père, Denis vous avait dit qu'il souhaitait être coutelier, comme vous.

LE PERE — Votre frère voulait quitter l'école.

SŒURETTE — Vous lui avez confié un tablier de boutique et il se mit à côté de vous à gâter un déluge de canifs, couteaux et autres instruments. Au bout de cinq jours, il monta dans sa chambre, prit ses livres et retourna au collège.

DIDEROT — Je n'en pouvais plus.

LE PERE — Je me souviens, maintenant..., et de cette phrase en particulier : "Je préfère l'impatience que l'ennui."

DIDEROT — Je crois n'avoir pas changé...

**10. Voix de Diderot, répercutée en écho : << Je préfère l'impatience que l'ennui >>**

**11. Narratrice :** *Cette visite à la demeure familiale et du vivant de son père fut la dernière. Ce n'est qu'en août 1770, soit 11 ans après la mort de son géniteur que Diderot, passant par Langres, put rafraîchir ses souvenirs et évoquer le fantôme du père, devant le vieux "fauteuil à bras" qui maintenant servait à Denise, la "sœur" d'autrefois, devenue une sainte fille confite en dévotion. De ce passage éclair, il rapporta "l'Entretien d'un père avec ses enfants", un dialogue vivant du cercle familial.*

**11. Extrait de l'Entretien d'un père avec ses enfants.**

**NB : Il serait souhaitable que cette évocation soit traitée sous une forme entraînante.**

<< DIDEROT — Mon père, homme d'un excellent jugement, mais homme pieux, était renommé dans sa province pour sa probité. Il fut plus d'une fois, choisi pour arbitre entre ses concitoyens ; et des étrangers qu'il ne connaissait pas lui confièrent souvent l'exécution de leurs dernières volontés. Les pauvres pleurèrent sa perte, lorsqu'il mourut. Pendant sa maladie, les grands et les petits marquèrent l'intérêt qu'ils prenaient à sa conversation. Lorsqu'on sut qu'il approchait de sa fin, toute la ville fut attristée. Son image sera toujours présente à ma mémoire ; il me semble que je le vois dans son fauteuil à bras, avec son maintien tranquille et son visage serein. Il me semble que je l'entends encore. Voici l'histoire d'une de nos soirées, d'un modèle de l'emploi des autres. C'était en hiver. Nous étions assis autour de lui, devant le feu, l'abbé, ma sœur et moi. Il me disait à la suite d'une conversation sur les inconvénients de la célébrité : >>

<< LE PERE — Mon fils, nous avons fait tous les deux du bruit dans le monde, avec cette différence que le bruit que vous faisiez avec votre outil vous ôtez le repos ; et que celui que je faisais avec le mien ôtait le repos aux autres. >>

<< DIDEROT — Après cette plaisanterie, bonne ou mauvaise, du vieux forgeron, il se mit à rêver, à nous regarder avec une attention tout à fait marquée, et l'abbé lui dit : >>

<< L'ABBE — Mon père, à quoi rêvez-vous ? >>

<< LE PERE — Je rêve que la réputation d'homme de bien, la plus désirable de toutes à ses périls, même pour celui qui la mérite... J'en frémis encore, quand j'y pense... Le croiriez-vous, mes enfants... Une fois dans ma vie, j'ai été sur le point de vous ruiner, oui, de vous ruiner de fond en comble. >>

<< L'ABBE — Et comment ? >>

<< LE PERE — Comment ? Le voici... >>

*Quelque notes de musique.*

## ***12. Diderot écrivant, on entend la plume courir pendant qu'il parle.***

DIDEROT — “Il est impossible d'imaginer trois êtres de caractères plus différents que ma sœur, mon frère et moi. Sœurette est vive, agissante, gaie, décidée, prompte à s'offenser, lente à revenir, sans souci ni sur le présent ni sur l'avenir, ne s'en laissant imposer ni par les choses ni par les personnes ; libre dans ses actions, plus libre encore dans ses propos : c'est une espèce de Diogène femelle. je suis le seul homme qu'elle ait aimé : aussi m'aime-t-elle beaucoup ! Mon plaisir la transporte, ma peine la tuerait.

*Temps.*

L'abbé est né sensible et serein, il aurait eu de l'esprit, mais la religion la rendu scrupuleux et pusillanime. Il est triste muet, circonspect et fâcheux. Il porte sans cesse avec lui une règle incommode à laquelle il rapporte la conduite des autres et la sienne. Il est gênant et gêné. (...) Il parle peu, il écoute beaucoup : il est rarement satisfait.

*Temps.*

Doux facile, indulgent, trop peut-être, il me semble que je tiens entre eux un assez juste milieu. Je suis comme l'huile qui empêche ces machines raboteuses de crier, lorsqu'elles viennent à se toucher. Mais qu'est-ce qui adoucira leurs mouvements quand je n'y serai plus ? C'est un souci qui me tourmente. >>

*Quelques notes de musique.*

FIN

## QUATRIEME EPISODE

### *1. Chez le Libraire Le Breton.*

**Diderot et Le Breton, Briasson, Durand, libraires.**

DIDEROT — Je suis déterminé à cesser toute collaboration !

LE BRETON — Diderot, vous n'irez pas jusque là !

DIDEROT — Détrompez-vous, Le Breton !

DURANT — Un contrat dûment établi nous lie !

DIDEROT — C'est précisément ce que je tiens à dénoncer. La somme de travail requise depuis la signature du précédent contrat s'est considérablement accrue. *L'Encyclopédie* connaît un succès grandissant et nous en sommes restés à des émoluments fort modestes.

BRIASSON — Reprenez vos esprits... Que nous proposez-vous ?

LE BRETON — Vous allez un peu vite en besogne, Briasson !

BRIASSON — Laissons parler Monsieur Diderot.

DIDEROT — Je souhaiterais obtenir deux mille cinq cents livres par volume, mille cinq cent livres quand sera fournie la copie première et mille autre, la dernière.

LE BRETON — J'ai compté 5000 livres en tout.

DIDEROT — Vous comptez bien.

DURAND — Vous voulez notre mort !

DIDEROT — Non, ce qui m'est dû. En outre, j'exige que dans les trois mois qui suivront la sortie du dernier volume, vous devrez me remettre la somme de 20 000 livres.

BRIASSON — Votre pari sur l'avenir est pour le moins audacieux. Ce sont là toutes vos propositions pour la rédaction d'un nouveau contrat ?

DIDEROT — Je serai satisfait de voir apparaître en toutes lettres sur le contrat que je demeure responsable de tous les livres à venir comme je l'ai été de ceux qui précédaient

LE BRETON — Vous nous prenez de court, ils nous faut réfléchir à vos propositions et peut-être en formuler d'autres.

DIDEROT — Ne tardez pas, je vous prie. Je compte donner à ma famille, et cela dans les délais les plus brefs, des conditions de vie plus décentes.

*Une chaise est tirée, puis bousculée.*

DURAND — Mais où allez-vous, nous avons à peine discuté.

DIDEROT — Je suis attendu chez le baron d'Holbach. Je ne puis m'attarder plus longtemps. Messieurs, je vous salue. Réfléchissez à tout cela, j'attends votre réponse sous huit jours.

*Il se retire. Temps.*

BRIASSON — Que pouvons-nous faire ?...

DURAND, *avec accablement* — Accepter..., et il ne le sait que trop bien...

## **2. Salon du Baron d'Holbach.**

**Holbach, Grimm, Charles de Brosses, Diderot, Rousseau.**

GRIMM — Que l'Académie française s'honore en accueillant parmi elle d'Alembert n'est pas pour me déplaire. N'est-ce pas le plus grand mathématicien vivant que compte votre pays !

D'HOLBACH — Cette élection constitue une victoire pour les idées que soutiennent les encyclopédistes. Aujourd'hui, elles pénètrent dans la citadelle des lettres et cela ne va pas manquer de heurter un peu plus tous ceux qui vous attaquent déjà.

DIDEROT — Je vous trouve bien optimiste, cher baron. Avons-nous les mêmes lectures ?

D'HOLBACH — Qu'essayez-vous de faire entendre, Diderot ?

GRIMM — Notre ami évoque sans doute le dernier numéro de *l'Année littéraire* et l'attaque en règle de Fréron.

DIDEROT — Parfaitement. Même l'abbé Raynal qui, je le croyais, comptait parmi mes amis, s'en prend à nous.

D'HOLBACH — Qu'en pensez-vous, Rousseau ?

ROUSSEAU — Fréron est une vipère, cela commence à se savoir et que pourra-t-on penser dans plusieurs générations d'un homme qui a fondé toute son activité intellectuelle sur les attaques et la perfidie ?

D'HOLBACH — De Brosses, vous en tant que membre de l'Académie de Dijon, ces querelles parisiennes doivent vous apparaître bien vaines.

DE BROSSE — Pas un instant, cher baron, elles alimentent nos conversations et à travers ces débats, nous voyons se dessiner au sein de notre assemblée des idées divergentes qui excitent notre appétit.

GRIMM — Voulez-vous rapporter devant nos amis, le projet dont vous m'entretenez hier soir.

DE BROSSE — Je m'apprêtais à le faire. Notre Académie lance un concours primé d'un montant de 2000 livres destiné au gagnant. Les candidats devront rédiger un mémoire sur le sujet suivant. *Il fouille dans une sacoche. Un instant je retrouve mon document...* "Quelle est l'origine de l'inégalité entre les hommes ? Est-elle autorisée par la loi naturelle ?"

ROUSSEAU — Quel sujet passionnant.

DIDEROT — Effectivement.

ROUSSEAU — A quelle date devra-t-on remettre la copie.

DE BROSSE — Dans huit semaines, exactement. Qu'en pensez-vous, Monsieur Diderot ?

DIDEROT — Il s'agit désormais de nous coller à nos tables de travail.

D'HOLBACH — Vous nous quittez déjà, Diderot ?

DIDEROT — Pardonnez-moi, l'on m'attend... Je vous salue, Messieurs.

**3. Narratrice :** << *Mon père, pourtant fort intéressé ne concourut pas, en revanche Rousseau qui ne fut pas primé écrivit à cette occasion son texte le plus célèbre : Le Discours sur l'inégalité tout en reconnaissant qu'il devait beaucoup aux conseils de Diderot... En quittant prématurément le salon du baron d'Holbach, Mon père allait retrouver une femme, une certaine Louis-Henriette Volland qu'il prénomma Sophie et à laquelle il adressa ses plus belles lettres.* >>

*Musique.*

**4. Diderot écrivant à Sophie Volland.** *On entend la plume racler le papier alors qu'il lit à haute voix :* << Connaissez-vous la centième partie de ma passion ? C'est moi seul qui sais combien je vous aime. Vous l'ignorez et vous l'ignorerez toujours. Je ne sais si mon sentiment n'est pas au-dessus de toutes les épreuves de la vie. Oui, je suis content de mon cœur ; mais le reste est misérable, très misérable, il me fait pitié. Je suis trop heureux que vous ne sachiez pas ce que vous valez n ce qu'un amant comme moi est capable de faire. >>

### **5. Appartement de Diderot. Diderot, Antoinette.**

*Porte fermée, manteau jeté bas, bise qui perce à travers les fenêtres. On entend une toux caverneuse.*

ANTOINETTE — D'où venez-vous, encore ? Malgré ce froid et votre mal, vous êtes sorti ! Ne vous plaignez pas !

DIDEROT, *en toussant, en haletant* — Antoinette, j'étais le seul homme de lettres aux obsèques de Montesquieu...

ANTOINETTE — Venez vous réchauffer près de la cheminée. *On l'entend respirer difficilement.* Vous avez encore toute la poitrine prise. La toux sèche n'a pas disparu. Observez-vous !

DIDEROT — Antoinette, ne m'accablez pas. Apportez-moi du lait chaud, je vous prie.

ANTOINETTE — Voilà des semaines que vous n'absorbez pour toute nourriture que du pain, du lait et de l'eau. Et vous continuez à travailler tout autant.

*On perçoit, lointain les pleurs d'un enfant.*

DIDEROT — N'est-ce pas notre Marie-Angélique que j'entends ? *Temps*. Pardonnez-moi...

*Musique.*

**6 Lecteur** : << Qu'avez-vous fait pour tant de biens ? Vous vous êtes donné la peine de naître et rien de plus. >>

**7. Narratrice** : *Beaumarchais eut-il pu écrire cette réplique du Mariage de Figaro, en l'année 1784 sans les audaces théâtrales de Diderot et notamment celles qui virent le jour dès la représentation du "Fils Naturel" ? Cette pièce enthousiasma les spectateurs et partout dans Paris courait le nom de Diderot. Toutefois, les adversaires les plus acharnés de son auteur ne se calmaient pas. Malesherbes dut même user de son autorité pour protéger Diderot contre ses pamphlétaires.*

*Temps.*

Trublet, le censeur, dans le cabinet de Monsieur de Malesherbes.

### **8. Cabinet de Malesherbes.**

**Malesherbes, Trublet, censeur.**

MALESHERBES — Trublet, nous ne pouvons permettre que M Fréron dans *l'Année Littéraire* continue de traiter de "scandaleux" et de "séditieux", les auteurs de *l'Encyclopédie*. En ma qualité de Directeur de la Librairie, je me dois d'égaliser les chances de chaque parti.

TRUBLET — Il est vrai que Fréron a souvent attaqué dans ses feuilles, *l'Encyclopédie* et ses éditeurs parce que, affirme-t-il, ils l'ont souvent attaqué dans leurs ouvrages. Monsieur, je n'ai pas jamais voulu laisser passer ces attaques, contrairement à votre opinion. J'en ai donné la preuve à monsieur d'Alembert en lui faisant lire ce que j'y avais rayé. Il parut tout particulièrement sensible à cette attention.

MALESHERBES — Pourtant, les pamphlets ne cessent de croître telle une mauvaise herbe. Je viens de faire savoir à monsieur Fréron que j'espérais une réconciliation avec Diderot. Il me répond par une lettre pleine de méfiance. Rappelez-vous, Quand monsieur d'Alembert fut élu à l'Académie de Prusse en 1754, il écrivit une lettre au président, co-signée par Diderot, dans laquelle il lançait un avertissement : il refuserait l'honneur qui lui était fait si Fréron en serait membre. Voilà des actes qui ne sont pas faits pour arranger les affaires entre les parties.

TRUBLET — Permettez-moi, monsieur, mais une telle position rend difficile toute ambition propre à envisager une réconciliation...

MALESHERBES — Pourtant j'en formule le plus vif des souhaits.

TRUBLET — M Fréron confie à qui veut l'entendre que Diderot est à la tête d'une société nombreuse qui pullule et se multiplie chaque jour à force d'intrigue.

*Quelques notes de musique.*

## 9. *Un Café parisien.*

### **Fréron, un ami.**

UN AMI, *riant à gorge déployée* — Fréron, votre venin ne s'apaisera jamais : êtes-vous certain de ce que vous affirmez ?

FRERON, *heureux* — Je ne dénonce rien qui ne soit vérifié, j'ai travaillé sur le texte de monsieur Goldoni.

UN AMI — J'ai du mal à vous croire.

FRERON — Cher ami, veuillez lire l'analyse que je viens de publier dans le dernier numéro de *l'Année littéraire*. J'y démontre, texte à l'appui que M Diderot a plagié, et de façon grossière, une comédie du plus célèbre des dramaturges italiens du moment intitulée, *Il vero amico*, qui fut représentée pour la première fois à Venise en 1750. Monsieur de Malesherbes vient de me refuser l'autorisation de publier une lettre de Goldoni dénonçant le plagiat, prétextant que cet écrit est un faux.

UN AMI — Mais comment avez-vous pu publier cet article puisque vous venez d'affirmer que l'on vous a interdit de faire état d'un document de monsieur Goldoni.

FRERON — Rien de plus simple ! J'ai réalisé une analyse de la pièce de Goldoni et chaque lecteur quelque peu attentif saura reconnaître l'histoire que notre encyclopédiste a plagiée.

UN AMI — Quelle ruse.

FRERON — Je m'en réjouis. Buvons maintenant !

UN AMI — Volontiers.

*Ils rient de concert.*

## 10. *Cabinet de Diderot.*

### **Diderot reçoit Grimm et Le Breton.**

GRIMM — Les péchés dont on vous accuse sont fort exagérés par vos ennemis, telle est la conclusion réconfortante à laquelle aboutit le *Journal encyclopédique*.

DIDEROT — Grimm, vos paroles ne suffisent pas à m'apaiser.

GRIMM — Monsieur de Malesherbes vous a assuré de son soutien notamment en s'opposant à la publication d'une prétendue lettre de M Goldoni. Dénoncer un larcin par un autre, voilà bien un étrange procédé.

DIDEROT — Je me suis emparé d'un bien comme s'il m'eût appartenu. Goldoni n'avait pas été si scrupuleux : il s'est emparé de *l'Avare*, sans que personne ne se fût avisé de le trouver mauvais. Et l'on n'a point imaginé parmi nous d'accuser Molière ou Corneille de plagiat pour avoir tacitement emprunté l'idée de quelque pièce ou d'un auteur italien ou du théâtre espagnol.

GRIMM — Calmez-vous Diderot, votre pièce n'est pas du même genre, les personnages de Goldoni et les vôtres n'ont aucun espèce de ressemblance.

DIDEROT — Et pas une seule réplique du *Fils naturel* n'a été prise dans *Il vero amico*.

*On frappe à la porte de Diderot. Antoinette va ouvrir.*

ANTOINETTE — Qui frappe ainsi ?

LE BRETON — Le Breton, le libraire, je souhaiterais m'entretenir avec monsieur votre mari.

*La porte est ouverte.*

LE BRETON — Bonsoir Madame.

ANTOINETTE — Bonsoir, monsieur..., je vous en prie.

LE BRETON — Merci.

ANTOINETTE — Que se passe-t-il ?

LE BRETON — Excusez-moi de me présenter si tardivement chez vous, Madame. Votre époux est-il ici ?

ANTOINETTE — Il s'entretient avec monsieur Grimm. Je vais vous annoncer.

DIDEROT, *sortant au même instant* — Antoinette... Mais c'est Le Breton !

LE BRETON — Ah Diderot, il faut que je vous parle tout de suite.

DIDEROT — Entrez chez moi. Vous connaissez monsieur Grimm.

*11 Narratrice : L'année 1757 commença par un épisode qui eut de lourdes conséquences sur le climat de la France. Le 5 janvier, Louis XV fut attaqué à Versailles par un homme qui, se mêlant aux courtisans, s'approcha assez du roi pour le blesser légèrement avec un couteau à double lame. Le roi se voyant blessé si légèrement, craignit que le couteau ne fût empoisonné. Damien, l'agresseur, fut facilement désarmé et par la suite horriblement exécuté. Peu après le roi se rétablit mais l'incident pouvait laisser suggérer que la liberté admise de se forger ses propres idées, avait quelque peu troublé l'esprit de Damien et représentait, en tout état de cause, une menace pour la sécurité nationale.*

LE BRETON — Bien entendu. Je viens de recevoir le texte d'une promulgation royale à la suite de l'attentat dont fut victime le roi.

DIDEROT — En quoi cela nous implique-t-il ?

LE BRETON — Lisez !

DIDEROT — “ Tous ceux qui seront convaincus d’avoir composé, fait composer et imprimer des écrits tendant à attaquer la religion, à émouvoir les esprits, à donner atteinte à notre autorité, et à troubler l’ordre et la tranquillité de nos Etats seront punis de mort.”

GRIMM — L’Attentat perpétré contre Louis XV a profondément ému le royaume.

DIDEROT, *élevant la voix* — Damien n’a pas écrit pour *l’Encyclopédie*, que je sache !

LE BRETON — Dieu nous en préserve. *Rire amer de Diderot*. Mais je viens de recevoir une lettre de Monsieur de Malesherbes qui nous convoque demain à son cabinet. Je vous avais prévenu que l’article “Genève” nous causerait des ennuis.

GRIMM — Je comptais vous en parler. Depuis la parution du tome VII, beaucoup à Paris sont indignés par l’article de d’Alembert.

DIDEROT — Pour ce volume ma part en a été fort modeste, mais j’en revendique la responsabilité.

GRIMM, *feuilletant un ouvrage* — Pourtant, on y retrouve votre palette, écoutez-ça Le Breton : “Je regarde les lambeaux de philosophie que le temps a laissé passer jusqu’à nous, comme ces planches que le vent pousse sur nos côtes après un naufrage, et qui nous permettent de juger quelquefois de la grandeur du bâtiment.”

LE BRETON — Nous nous égarons.

DIDEROT — Je ne le pense pas...

GRIMM — Quand on évoque les religions dans *l’Encyclopédie*, on fournit chaque fois une explication rationnelle de l’origine des pratiques qu’elles considèrent comme irrationnelles.

LE BRETON — Si nous revenions à l’article sur Genève.

DIDEROT — Que nous reproche-t-on ?

GRIMM — Ordinairement *l’Encyclopédie* ne dit pas grand chose sur les Etats souverains : trois cinquièmes de colonne consacrés à l’Angleterre, une colonne à Gènes, un peu plus d’une colonne à l’Espagne, dix-sept lignes au Danemark.

DIDEROT — Que voulez-vous démontrer par là ?

LE BRETON — Quatre pages à double colonne pour la seule ville de Genève. J’avais remarqué l’ampleur de l’article quand j’eu en main les épreuves.

DIDEROT — Et alors ?

GRIMM — Vous feignez la sottise, Diderot !

DIDEROT, *faussement mystérieux* — Je me le demande chaque matin...

LE BRETON — Comment admettre des recommandations sur les théâtres à Genève, sur le mauvais goût des vers que l’on fabrique dans cette ville. Je lis moi aussi : “ On ne souffre point à Genève de comédie ; ce n’est pas qu’on y désapprouve les spectacles en eux-mêmes, mais on craint, dit-on, le

goût de la parure, de dissipation et de libertinage que les troupes de comédiens répandent parmi la jeunesse. Cependant ne serait-il pas possible de remédier à cet inconvénient, par des lois sévères et bien exécutées sur la conduite des comédiens.”

DIDEROT — Pour bien connaître les intentions de d’Alembert quand il prit la décision d’écrire cet article, je sais qu’il voulait se montrer élogieux sur les pratiques des genevois. N’écrit-il pas que la torture est interdite dans cette cité, que les morts sont enterrés dans un cimetière situé à l’extérieur de la ville, idée chère à Voltaire.

GRIMM — Je suis en train de me demander si ce ne sont pas les thèses de Voltaire qui transpirent dans ce texte... Diderot, relisez l’article d’un autre œil et sachez relever les nombreuses audaces que d’Alembert, s’autorise. Il va jusqu’à conseiller d’effacer certaines inscriptions sur les murs de l’Hôtel de ville ; critique la teneur des chants entendus durant les offices divins et bien d’autres remarques désobligeantes.

LE BRETON — C’est un monument d’indélicatesse et cet article a provoqué plus d’irritation que de satisfaction. D’ailleurs, on m’a laissé entendre que le gouvernement genevois était sur le point de protester officiellement, en particulier sur tout ce qui concerne les conditions de la foi dans cette cité souveraine.

DIDEROT — Evidemment !

*Musique. Une voiture roule sur les pavés de Paris et au bout d’un moment s’arrête.*

## **12. Cabinet de Malesherbes.**

### **Le Breton et Malesherbes.**

MALESHERBES — Messieurs, j’ai appris avec la plus grande surprise qu’on a imprimé dans *l’Encyclopédie* des articles qui n’ont pas été revus par les censeurs théologiens.

LE BRETON — J’ose vous assurer, Monsieur, qu’il n’a été imprimé aucune feuille, de *l’Encyclopédie* sans que le parape d’un censeur n’y soit apposé.

MALESHERBES — Mais vous ne pouvez prétendre que tout ait été revu par l’un des censeurs théologiens ! Pour cela, je viens d’adresser une sévère réprimande au principal d’entre eux pour lui dire qu’il avait participé à la faute des auteurs et des imprimeurs. Désormais, toute feuille soumise aux censeurs devra être paraphée par trois d’entre eux.

**13 Narratrice :** *L’année 1757 s’acheva avec la publication de deux nouveaux pamphlets hostiles dont l’un rédigé par Palisot, “Petite Lettre sur de grands philosophes” prenait pour cible d’Alembert. “Tous ces messieurs se disent philosophe et quelques-uns le sont”. Il n’oubliait pas de rappeler que d’Alembert recevait une pension de Prusse, et qu’un ton de révolte régnait dans chaque volume de l’Encyclopédie.*

FIN

## CINQUIEME EPISODE ( synopsis )

### **1. Chez D'Alembert.**

#### **Diderot, d'Alembert.**

Après la tempête qu'il vient de soulever, d'Alembert décide de renoncer à toute forme de collaboration avec *l'Encyclopédie*. Toutefois, Diderot essaie de le faire revenir sur sa décision, sachant que celui-ci rencontre des difficultés financières.

### **2. Cabinet de Malesherbes.**

#### **Le Directeur de la Librairie et son secrétaire.**

Malesherbes et son secrétaire évoque la publication de l'ouvrage d'Helvetius *De l'Esprit* qui produit un véritable scandale. Les conservateurs et les esprits conventionnels sont profondément choqués par les doctrines développées par Helvetius car son système de morale se veut tout à fait indépendant de la volonté de Dieu et des commandements de la religion. Le censeur Tercier, l'un des principaux fonctionnaires du Ministère des Affaires étrangères, perd son emploi pour avoir laissé imprimé le manuscrit.

**3. Déclaration du procureur général de France.** << C'est avec douleur que nous sommes contraints de le dire, peut-on se dissimuler qu'il n'y ait un projet conçu, une société formée pour soutenir le matérialisme, pour détruire la religion, pour inspirer l'indépendance et nourrir la corruption des mœurs. >>

### **4. Narratrice.**

Le 10 août, le Conseil d'Etat révoque le privilège. L'archevêque de Paris réagit, suivi à son tour par le Pape Clément XIII.

### **5. Le Parlement de Paris.**

Le Procureur général Omer Joly de Fleury harangue l'assemblée des magistrats, affirmant que le royaume est menacé par le poison de livres impies, au nombre desquels *l'Encyclopédie* tient un des premiers rangs.

**6. Narratrice.** 15 jours plus tard, le Parlement de Paris décrète que la vente et la diffusion de *l'Encyclopédie* doivent être suspendues et annonce la création d'une commission d'enquête composée de neuf membres. Ces décisions témoignent de l'influence et de l'efficacité de l'ouvrage de Chaumeix : "Préjugés légitimes contre *l'Encyclopédie*" mais aussi des idées de Moreau et Palisot.

### **7. Salle du Conseil à Versailles.**

Le Roi condamne *l'Encyclopédie* et la révoque dans son entier. Le chancelier du roi lit un extrait du décret royal.

### **8. Dîner entre Diderot et les Libraires.**

Ils ne désespèrent pas de poursuivre l'entreprise malgré le décret, aussi décident-ils de préparer les prochains volumes avec la liberté des premiers. Et peut-être, de faire imprimer les prochains volumes en Hollande. Briasson, l'un des libraires, conseille même à Diderot de ne plus se montrer et de travailler clandestinement.

### **9. Chez Sophie Volland.**

Diderot lui fait part de sa peine de voir son ami Grimm, loin de lui en ce moment difficile. Son ami a même rendu visite au père de Diderot à Langres, lui confirmant que son état santé est pour le moins alarmant. Diderot fait état de son épuisement de son irrésolution, de son chagrin et de sa solitude.

### **10. Diderot convoqué au cabinet de Malesherbes.**

Malesherbes prévient Diderot qu'il donnera l'ordre, le lendemain d'enlever ses papiers et ses cartons. Accablé par cette nouvelle, Diderot lui dit qu'il n'aura pas le temps de faire disparaître ses documents. Malesherbes lui propose alors : "Envoyez-les tous chez moi, l'on ne viendra pas les y chercher." Cet épisode montre, pour le moins, l'estime que porte le Directeur de la librairie envers Diderot.

## **SIXIEME EPISODE ( synopsis )**

### **1. Diderot se promène en compagnie du baron d'Holbach.**

Après toutes ces épreuves, le baron d'Holbach invite Diderot à "changer d'air". Ils font de longues promenades à Marly, Versailles, Trianon, mais Diderot ne peut s'empêcher de penser à son père en train d'agoniser à Langres. Il trouve la force d'écrire à Grimm et quelquefois, il recouvre quelque enthousiasme, notamment quand il travaille à *l'Encyclopédie*.

### **2. Diderot dans sa chambre, chez le baron d'Holbach.**

Un valet apporte une lettre à Diderot. Elle lui apprend la mort de son père survenue le le 3 juin 1759 : "Voilà le dernier coup qui me restait à recevoir ; mon père est mort."

### **3. Le départ pour Langres.**

Le 25 juillet 1759, il quitte Paris, voyage deux jours et arrive à Langres. En 29 ans il n'était retourné que deux fois seulement. A son arrivée à la maison familiale, Noémie, la vieille servante de la famille en le voyant "si changé, si défait" fit remarquer qu'il "devait être venu pour se faire enterrer au côté de son père".

### **4. La maison familiale.**

Il éprouve une certaine nostalgie à revoir les lieux de son enfance, pourtant le temps lui semble déjà si long : "A peine y a t-il quatre jours que je suis ici, et il me semble qu'il y ait quatre ans". Il revoit sa sœur, son frère l'Abbé avec lequel il aura des relations plutôt tendues.

### **5. Les gens dans la rue.**

La nouvelle se répand en ville et les commentaires sont nombreux sur l'enfant du pays, couvert de sa célébrité et qui revient dans sa ville natale. quelques voix commentent la nouvelle.

#### **6. Dans la cuisine de la maison familiale.**

Il confie à la servante : “quand je passe dans la rue, j’entends des gens qui me regardent et qui disent : “ c’est le père même”.

#### **7. Etude du Notaire.**

Le 13 août, la soeur, le frère et Diderot se partagent les biens du père. Il est convenu que les deux premiers demeureront ensemble dans la maison familiale de la place Chambeau.

#### **8. Devant la maison familiale, les adieux.**

Diderot quitte sa famille et s’en retourne à Paris.

#### **9. Extrait d’une lettre à Sophie Volland**

du 14 août 1759 dans laquelle il évoque la figure du Père

## **SEPTIEME EPISODE ( synopsis )**

### **1. Narratrice**

*Les difficultés qui attendaient Diderot à son retour de Langres tenaient comme d’ordinaire à “l’Encyclopédie”. Par un décret royal du 21 juillet 1759, les libraires furent sommés de rembourser à tous les souscripteurs 72 livres. Mais comme la publication des volumes de planches était autorisée, les souscripteurs recevraient automatiquement un crédit de la somme sur le prix des volumes. En conséquence, ce fut dans le domaine des planches que les ennemis de “l’Encyclopédie” frappèrent les coups suivants.*

*Malgré les attaques répétées, Diderot redoublait d’énergie pour accomplir sa tâche. En 1759, alors que son zèle pour le théâtre fléchissait, il commença à exercer ses talents sur un autre champ de l’écriture : la critique d’art. Jusqu’en 1781, il publia près de mille pages que l’on connaît sous le nom de “Salons”. Il ne négligea pas pour autant la rédaction d’articles pour “l’Encyclopédie”, aussi il accepta l’invitation de d’Holbach de demeurer à Grandval dans sa maison de campagne.*

### **2. Séjour à Grandval, demeure des d’Holbach.**

Diderot est reçu dans la demeure fraîchement acquise par les d’Holbach. Ses journées se traduisent par de longues promenades, la rédaction de lettres à Sophie Volland et diverses lectures.

### **3. Visite de Grimm.**

Il confie à son ami qu’il écrit un roman, *La religieuse*, à partir d’une affaire peu ordinaire dont on avait beaucoup parlé à Paris de 1755 à 1758 et portant sur la tentative manquée d’une religieuse de rompre ses vœux.

#### **4. Narratrice.**

*La Religieuse* ne sera publiée qu'en 1796, 15 ans après la mort de son auteur. Cependant, durant l'année 1760, Diderot traverse les tensions et les contraintes de son existence avec des maux d'estomac fort douloureux. Il passe le plus clair de son temps à la diète, boit de grandes quantités de lait, ce qui semble peu naturel pour ses contemporains...

(( DIDEROT, *écrivain* : — Mon cher Théodore, Je suis goulu. Je mange vite et sans mâcher. Alors j'ai mal à l'estomac ; mais ce mal-ci est différent de l'autre.

THEODORE TRONCHIN, *médecin lui répondant* — “L'indigestion est pour les gens de lettres une maladie professionnelle. Prenez plus d'exercice, écrivez debout par exemple, ne vous bourrez pas l'estomac, manger avec discernement et si vous avez des passions, il faut les modérer...”))

#### **5. Narratrice**

Un certain Le Franc de Pompignan magistrat et aussi poète assez obscur, lors de son discours de réception à l'Académie française, accusa Diderot d'écrire des livres portant : << l'empreinte d'une littérature dépravée, d'une morale corrompue, et d'une philosophie altière qui sape également le trône et l'autel.>>

((D'ALEMBERT — Quand on a le malheur d'être dans un pays de persécution et de servitude, au milieu d'une nation esclave et moutonnaire, on est bien heureux qu'il y ait dans un pays libre des philosophes qui puissent élever la voix.))

#### **6. Diderot reçu par d'Alembert.**

D'Alembert informe Diderot que Palisot revient à la charge en proposant à la Comédie Française une pièce intitulée *Les Philosophes modernes* dans laquelle il déverse toute sa hargne contre ses contemporains. Les deux sont persuadés que la pièce a reçu une approbation officielle. En même temps, Palisot publie un pamphlet qui accuse ses ennemis d'avoir un “esprit républicain” et de s'être inspirés dans leurs écrits des thèses les plus détestables de Hobbes et Spinoza. Pour justifier ces accusations, Palisot fournit de fausses citations. Diderot, amer, rappelle que le personnage en question est directeur de la bibliothèque Mazarine et qu'il ne se fait plus aucune illusion sur son honnêteté intellectuelle.

**7. Narratrice.** *La première du “Père de famille” eut lieu en février 1761. Le théâtre était comble, mais il n'y eut pas d'émeute. “Tout s'est passé fort tranquillement. On a vu, dans les premières loges, toutes les femmes prendre leur mouchoir de bonne grâce, et la moitié du parterre en larmes.”*

#### **8. Dans le Foyer de la Comédie française, après une représentation du “Père de famille”.**

Collé, auteur dramatique est interpellé par un spectateur.

(( UN SPECTATEUR — Alors mon cher Collé, que pensez-vous de cette pièce ?

COLLE — C'est la satire la plus amère, la plus sanglante et la plus cruelle qui ait jamais été autorisée. Non seulement, il est sûr qu'il y eu des ordres supérieurs pour la faire jouer, mais il est encore à présumer que c'est un ouvrage de commande, et qu'il n'a pu entrer dans l'esprit de

l'auteur que cette pièce pût supporter la représentation, à moins qu'on ne lui eût dit auparavant qu'on la ferait jouer d'autorité.

UN SPECTATEUR — Si ce mauvais genre de satire s'empare du théâtre, la véritable comédie est anéantie sans ressource. ))

## HUITIEME EPISODE ( synopsis )

### **1. En voiture dans une rue de Paris.**

Diderot accompagné du dessinateur chargé de réaliser les planches sur la manufacture du tabac est victime d'un accident au moment où l'essieu de la voiture se rompt. Sa tête heurte la portière, il souffre du nez et de l'épaule.

**2. Narratrice.** << *Tout en se remettant de son accident, Diderot écrit le premier état du Neveu de Rameau, l'une de ses œuvres majeures, qui ne sera publiée en France qu'en 1890, à partir d'une copie tracée de la main de son auteur. Si cette œuvre apaisa Diderot, c'est qu'il s'en servit comme d'un exutoire pour répandre sa colère sur ses ennemis.* >>

### **3. Brefs extraits de l'œuvre.**

#### **4. Diderot à son domicile**

Diderot s'épanche auprès de son épouse sur les vives tensions qui surviennent entre lui et son frère l'abbé. Ce dernier n'approuvant pas les idées qu'il défend mais de surcroît, des problèmes financiers viennent assombrir leurs relations.

#### **5. Chez Grimm.**

Diderot confie à son ami Grimm qu'il essaye de vendre sa bibliothèque car il rencontre de graves problèmes d'argent. Les deux amis évoquent également la publication de l'ouvrage de Boulanger sur le *Despotisme oriental* qui soulève un grand émoi parmi le pouvoir policier, scandalisé par l'effronterie des thèses défendues.

**6 Narratrice.** *Deux événements surviennent : l'affaire Calas soulevée par Voltaire. et l'accession au trône de Catherine II de Russie à la suite d'un coup d'Etat perpétré le 9 juillet 1762.*

#### **7. Diderot à son domicile**

Il reçoit le comte Chouvalov chambellan de l'Impératrice Catherine II qui propose à Diderot une aide pour achever l'Encyclopédie. Celui-ci hésite à donner une réponse immédiatement, pourtant il finira par accepter cette offre.

### **8. Narratrice.**

A la suite de la banqueroute réalisée par le père la Valette, supérieur de l'ordre à la Martinique, un procès survint où la question du secret de l'Ordre fut au centre des débats. Il devint bientôt clair que les jésuites imposaient à leurs membres des obligations qui rendaient très précaire et douteuse leur loyauté à l'égard du roi. Aussi, le 6 août 1762, le Parlement de Paris décrète que le recrutement des jésuites serait suspendu et que leurs collègues seront enfermés. Ce qui fit dire à Diderot : "Me voilà délivré d'un grand nombre d'ennemis puissants".

## **NEUVIEME EPISODE ( synopsis )**

### **1. Narratrice.**

*Les six années, entre 1759 et 1765 ont été celles où Diderot fut le plus durement éprouvé. Il entre dans la clandestinité et se charge de tout le travail de rédaction, édition, révision et lecture d'épreuves nécessaire à la publication des 10 derniers volumes. D'Alembert ayant renoncé à participer à l'édition, bien qu'il continuât à donner des articles, le travail de Diderot devint encore plus astreignant. Après l'interdiction de l'Encyclopédie, plusieurs collaborateurs s'abstinrent de donner des articles. Aussi Diderot se trouva dans l'obligation de pallier les lacunes d'un grand nombre de sujets et s'engagea dans un travail herculéen pour achever ce qui devenait : son livre...*

### **2. Cabinet de Diderot.**

Sophie s'absente plusieurs mois de Paris. Nombreuses lettres de Diderot où il évoque ses ambitions, son travail et son amour pour cette femme. Il lui fait part aussi d'une découverte : pendant 4 ans, il hébergea un espion de la police.

Nous entendrons quelques passages significatifs de cette correspondance.

### **3. Chez les Diderot.**

#### ***Diderot, le médecin, l'épouse et Angélique.***

Mme Diderot souffre de dysenterie. Au début il ne prend pas au sérieux cette maladie et peu après réalise son erreur. Diderot porte la plus vive attention à son épouse et s'engage à s'occuper un peu plus de sa fille qui passe de longues heures à jouer au clavecin ou à lire l'Ancien et le Nouveau testaments. Il fait état de ses difficultés financières à son épouse et envisage de vendre sa bibliothèque.

### **4. Rencontre avec Grimm.**

A son ami, Diderot confie ses difficultés financières et peu avant, dans une lettre, il lui a demandé de proposer sa bibliothèque à Catherine II. Grimm a écrit au général Betski, le chambellan de l'impératrice qui a transmis cette demande qui se traduit par un accord immédiat. Ainsi apprend-on que Diderot toucherait les 15000 livres qu'il réclamait mais de surcroît, l'Impératrice lui fait deux

propositions généreuses : il jouirait encore de sa bibliothèque et toucherait 1000 livres en supplément, destinées à le récompenser pour les “soins et peines qu’il se donnera à former cette bibliothèque”. Suivant les conseils de Grimm, Diderot prend la décision d’écrire au ministre des affaires étrangères pour demander la permission du roi d’accepter cette proposition.

### **5. Narratrice**

*De 1759 à 1765, c’est durant ces six années que Diderot fut le plus durement éprouvé. Entre la suppression officielle de l’Encyclopédie et son achèvement clandestin, son existence ne fut éclairée par aucun triomphe public, ni aucune approbation et ses ennemis pouvaient l’attaquer sans qu’il fût capable de riposter.*

### **6. Chez Diderot en compagnie de Grimm.**

La vente de la bibliothèque a pu être réalisée, car le roi en a accepté l’idée. “Sa Majesté a permis que vous acceptiez la faveur que l’Impératrice de Russie veut vous faire.”

Diderot évoque la réponse enthousiaste de Catherine II à la suite de la lettre de remerciements qu’il lui a adressée. Grimm constate que mêmes les détracteurs habituels de Diderot, Fréron par exemple, n’ont usé d’aucun sarcasme pour commenter cette vente.

### **7. Chez le Baron d’Holbach, au Grandval.**

Il va de nouveau se réfugier chez son ami le baron d’Holbach et entreprend durant quelques semaines une manière de Journal intime qui n’aura pas de suite, mais sans le savoir, Diderot invente un genre qui sera développé à la fin du XVIII e par Maine de Brian et Benjamin Constant.

<< Naître dans l’imbécillité et au milieu de la douleur et des cris ; être le jouet de l’ignorance, de l’erreur, du besoin, des maladies, de la méchanceté et des passions, retourner pas à pas à l’imbécillité ; du moment où l’on balbutie jusqu’au moment où l’on radote, vivre parmi des fripons et des charlatans de toute espèce ; s’éteindre entre un homme qui vous tâte le pouls, et un autre qui vous trouble la tête ; ne savoir d’où l’on vient, pourquoi on est venu, où l’on va ; voilà ce qui s’appelle le présent le plus important de nos parents et de la nature, la vie.>>

## **DIXIEME EPISODE ( synopsis )**

### **1. VOIX DE DIDEROT**

<< Je touche à la fin d’une besogne qui a fait pendant 25 ans le supplice de ma vie. Le grand et maudit ouvrage est fini. >>

### **2. Narratrice.**

*Avec les 7 premiers volumes, Diderot n’avait cessé de jouer au chat et à la souris avec les censeurs. Pour les 10 volumes en préparation, l’éditeur comme les libraires seraient tenus responsables de ce qu’on y trouvait. Maintenant qu’il n’y avait plus de censeurs pour servir de bouc émissaire, l’ouvrage devrait soutenir tout le poids de la colère suscitée par son contenu. Il était donc avantageux pour Diderot et les libraires de publier les 10 derniers volumes en une fois afin d’éviter les crises périodiques qui s’étaient déclenchées à l’occasion de la publication de chaque volume.*

*Toutefois, le profond soulagement de parvenir à la fin de son entreprise fut entaché par une perfidie dont Diderot ne se consola jamais.*

### **3. Un Café parisien.**

#### **Grimm et Diderot.**

Diderot est complètement accablé depuis qu'il vient de découvrir la trahison de Le Breton. En effet, celui-ci a censuré de nombreux textes dispersés dans les derniers volumes afin d'éviter les foudres de la censure. << J'ai eu besoin de consulter un de mes articles de philosophie et je l'ai trouvé complètement mutilé. j'ai alors consulté les articles que j'avais écrits comme ceux d'autres rédacteurs, et j'ai partout trouvé le même désordre, les mêmes vestiges du meurtrier absurde qui avait tout ravagé.>>

### **4. Chez le libraire Briasson.**

Diderot rencontre Briasson et Durand qui, semble-t-il, découvrent l'affaire en même temps et se dit prêt à rendre publique la "perfidie" comme à renoncer à sa qualité d'éditeur. Sous la pression des libraires, il reporte sa décision tout en affirmant une vive amertume et accepte l'idée de se rendre au domicile de Le Breton pour lui réclamer une explication.

### **5. Chez Mme et M Le Breton, maison de campagne à Massy.**

<< DIDEROT — J'ai souffert la plus cruelle peine que j'ai ressentie de ma vie >>

Diderot va réclamer une explication chez Le Breton. Le libraire essaye de défendre sa position, mais Diderot tempête contre le procédé qui remet en cause toute l'éthique de son entreprise. Il parle encore de mutilation, de trahison et s'estime incapable de mesurer l'ampleur du désastre car il ne dispose plus des épreuves. Il rappelle la philosophie de son entreprise, son importance aussi, complètement dévoyée par cet acte sournois de censure.

**6. Narratrice :** << Jamais je ne l'ai entendu parler froidement à ce sujet ; il était convaincu que le public savait comme lui ce qui manquait à chaque article, et l'impossibilité de réparer ce dommage lui donnait encore de l'humeur vingt après. >>

Après la perfidie de 1764, il ne parla presque plus jamais de *l'Encyclopédie* avec enthousiasme et fierté.

### **7. Diderot chez Grimm.**

Sous la pression de ses amis et en particulier de Grimm, Diderot consent encore à s'occuper de *l'Encyclopédie*. Malgré la douleur dont il fait état, ("je suis blessé jusqu'au tombeau") Grimm l'incite à poursuivre la correction des épreuves, à classer les planches.

### **8. Voix de Grimm.**

<< Chose inouïe, je n'ai jamais entendu aucun des auteurs maltraités se plaindre ; l'intervalle des années qui s'est écoulé entre la composition et l'impression de leurs articles leur avait sans doute rendu l'ouvrage moins présent, et l'ont mit tant d'entraves à la publication des dix volumes, que l'édition se trouva vendue aux souscripteurs de province et des pays étrangers avant que les auteurs en eussent pu lire une ligne. >>

*Musique.*

**9. VOIX DE DIDEROT** — " Cet ouvrage produira sûrement avec le temps une révolution dans les esprits, et j'espère que les tyrans, les oppresseurs et les intolérants n'y gagneront pas. Nous aurons

servi l'humanité ; mais il y aura longtemps que nous seront réduits dans une poussière froide et insensible, lorsqu'on nous en saura quelque gré."

*Musique*

**9. Un cours de théâtre, aujourd'hui.**

Un professeur invite plusieurs élèves à réciter des extraits issus des œuvres majeures de Diderot qui, pour la plupart, furent publiées de façon posthume : *Jacques le Fataliste et son Maître*, *Le Neveu de Rameau*, *La Religieuse*, *Paradoxe sur le comédien*.

Distinctes, précises, vives, ces voix emmêlées mettront en scène l'extraordinaire virtuosité langagière d'un homme qui a mis sa prodigieuse énergie au service de la pensée et de l'écrit.

**FIN DU FEUILLETON**

**A CITER DANS LE DERNIER EPISODE**

**Mme de Vandeuil rapporte les derniers mots de Diderot le soir qui précéda sa mort.**

**<< Le premier pas vers la philosophie, c'est l'incrédulité."**